

MARCOS ANCELOVICI, PIERRE MOUTERDE, STÉPHANE CHALIFOUR, JUDITH TRUDEAU, *Une gauche en commun. Dialogue sur l'anarchisme et le socialisme*, Montréal, Écosociété, collection Polémos, 2019, 264 pages

Jean Carette, Ph. D.

Volume 14, numéro 1, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92338ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Carette, J. (2019). Compte rendu de [MARCOS ANCELOVICI, PIERRE MOUTERDE, STÉPHANE CHALIFOUR, JUDITH TRUDEAU, *Une gauche en commun. Dialogue sur l'anarchisme et le socialisme*, Montréal, Écosociété, collection Polémos, 2019, 264 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 14(1), 18-18.



## La révolution dans l'ordre

suite de la page 17

signifie essentiellement l'instrumentalisation de *la* politique aux dépens *du* politique, par l'annexion sectaire d'idéologies comme le nationalisme (même s'il peut y avoir sincérité, p. 133) mélangé au cléricanisme, l'agriculturisme, l'anti-syndicalisme et le recours à la menace communiste. Pire: on voit régner la malhonnêteté la plus crasse, l'usage d'une rhétorique perfide, la corruption systématique, l'arbitraire éhonté, le favoritisme à grande échelle, le clientélisme, le patronage et la gestion discrétionnaire comme moyens de gouverner, en un mot l'opportunisme politique le plus vil. Duplessis illustre le machiavélisme au sens sombre du terme.

À n'en pas douter, Duplessis fut autoritaire. Ce ne fut pas un despote ni un dictateur, mais certainement pas un démocrate au sens profond du terme. Il méprisait la liberté. Si être moderne suppose la promotion de la liberté, alors il ne fut pas moderne. Si être libéral suppose tout autant la promotion de la liberté, alors il ne fut pas davantage libéral. Sous Duplessis, l'espace public fut brimé. Sans doute tout progrès ne fut-il pas empêché, ne serait-ce que par opposition, par réaction. De plus, une société n'est jamais entièrement imperméable: elle subit nécessairement l'influence de l'extérieur. On a beau vouloir filtrer et contrôler cette influence pour en éviter les effets jugés délétères, on ne peut empêcher toute contamination étrangère. Il n'y a jamais en histoire de rupture absolue: les dynamiques qui allaient éclater au grand jour après la mort de Duplessis couvaient et déployaient souterrainement leur effet corrosif. Elles minaient les fondements, les érodant petit à petit. L'histoire progressait comme malgré elle, et l'influence de la modernité occidentale n'épargnait pas le Québec d'après-guerre. Mais le gouvernement

Duplessis fit un effort pour en retarder le plus longtemps possible l'inévitable invasion. Cette glaciation ne pouvait durer: les chaleurs qui alimentaient le brasier du changement finirent pas lancer les hautes flammes qui devaient consumer l'ancien monde. Il faut ici être hégélien et parler d'une ruse de l'histoire: la nouveauté n'apparaît que dans la résistance du passé. Duplessis fut l'instrument de cette résistance.

Il en est des sociétés comme des corps physiques: avant la mort, il y a toujours un sursaut de vie, une résistance insoupçonnée, mais condamnée à l'inévitable défaite. Telles furent les années Duplessis: l'agonie d'un monde ancien et la gestation d'un monde nouveau. On fait comme si rien n'allait changer, comme si tout ne s'était pas déjà effondré. On tente une dernière parade, on nie publiquement ce que l'on admet par ailleurs en catimini. Et lorsque le roi meurt, tout soudainement devient possible, comme par enchantement. Voyez le régime soviétique... C'est le mérite de l'ouvrage de Livernois de nous faire réfléchir au cours mystérieux et déroutant de l'histoire humaine.

Était-ce vraiment si pire que ça (p. )? Cette question est celle du livre de Livernois. À l'aune des tragédies indicibles du XX<sup>e</sup> siècle, la réponse est évidente: ce ne fut pas si pire que ça. À l'aune de la destinée du Québec, et de tant de destinées individuelles surtout, ce fut si pire que ça. La liberté a été bafouée, l'État de droit moqué, la justice ridiculisée. Pour parler comme Kant, on a voulu empêcher les lumières de se propager: ce fut une époque de noirceur.

S'il y a une leçon à tirer de l'ouvrage lucide, bien construit et agréable à lire de Livernois, c'est de nous rappeler ce que *doit être* le politique. Pour ce qui est de *la* politique, nous savons trop bien ce qu'elle *est*. J'ai été élevé dans la détestation de Duplessis, mon père le haïssant à se confesser. À lire Livernois, il avait raison. Nous sommes en droit d'exiger plus et mieux. ❖



MARCOS ANCELOVICI, PIERRE MOUTERDE, STÉPHANE CHALIFOUR, JUDITH TRUDEAU

### UNE GAUCHE EN COMMUN. DIALOGUE SUR L'ANARCHISME ET LE SOCIALISME

Montréal, Écosociété, collection Polémos, 2019, 264 pages

Vous aimez les «chicanes» politiques? Alors, prenez deux ou trois des principales tendances idéologiques prospérant à gauche et invitez à débattre, par exemple, les Verts et les NPD, ou encore suscitez un débat de fond entre les factions qui divisent les membres autant que l'électorat de Québec solidaire. La gauche québécoise me semble friande de ces disputes et des divisions qu'elles engendrent ou perpétuent, entre Charybde et Scylla.

Mais voici qu'un «dialogue sur l'anarchisme et le socialisme», animé et édité sous le titre «Une gauche en commun», constitue une exception féconde. Stéphane Chalifour et Judith Trudeau, tous deux membres du comité de rédaction des *Nouveaux cahiers du socialisme*, ont ainsi mis face à face deux sociologues, l'un, Marcos Ancelevici, anarchiste convaincu, et l'autre, Pierre Mouterde, militant fidèle du courant socialiste. A priori, les deux positions sont autant d'irréconciliables partis pris, en particulier quant au rôle de l'État. Le grand mérite des deux initiateurs du débat aura été, pour dépasser les débats théoriques, de choisir et de *re-pos*er les questions soulevées par l'actualité dans l'espace public depuis les mobilisations étudiantes et populaires du printemps 2012.

Comment et pourquoi penser et repenser la laïcité? Comment et pourquoi construire notre identité collective et notre vivre-ensemble? Où se situent les pouvoirs à combattre ou à prendre? À la base, à travers les pratiques émancipatrices ou par le haut, dans le cadre d'une conquête et d'une maîtrise de l'appareil étatique? Quelles révolutions pouvons-nous et devons-nous espérer et opérer, contre un capitalisme financiarisé et mondialisé?

Les quatre protagonistes, animateurs comme auteurs du débat, ont réussi à éviter les affrontements des deux traditions de l'anarchisme et du socialisme. Ils ont cherché à renouveler un dialogue au fil perdu, à partir des questions concrètes posées par les nouvelles formes de luttes sociales et politiques. En suivant cette discussion étalée sur trois années, nous découvrons avec intérêt qu'un authentique dialogue est possible, d'où ne ressortent ni vainqueurs ni vaincus, mais des différences fécondes et des propositions de front commun. Loin de faire s'affronter deux idéologies hostiles l'une à l'autre – j'ai failli écrire deux théologies –, il s'agit ici de bâtir. De rebâtir «une gauche en commun».

Si le déploiement de luttes renouvelées ne nous y avait pas invités, qui y aurait cru pour de bon? Ce livre est inspirant jusqu'au bout de sa lecture, très à propos, et devrait devenir une référence pour l'histoire à faire... en commun.

Jean Carette

Ph. D.